

pesant, *approchant beaucoup de la glaise.*” Je puis ajouter à cela que sur ma terre, près de St. Philippe. place où à peu-près toutes les terres contiennent plus ou moins de glaise, le site de la maison choisi par un des premiers occupants est presque la partie la plus basse de la terre, et le sol du jardin est riche et glaiseux à 10 pouces d'épaisseur, et repose sur un lit de glaise forte et jaune. On avait planté sur ce sol environ 30 arbres fruitiers, qui ont aujourd'hui 40 ans d'existence. Pendant les deux ou trois premières années, je n'ai donné qu'une faible attention à ces arbres, les supposant des sauvageons; mais il y a environ trois ans, je les ai taillés convenablement, et la conséquence en a été qu'il m'a fallu en soutenir les branches pour les aider à porter la quantité de bonnes pommes dont elles étaient chargées, et au moment où je vous écris elles sont à la lettre couvertes de jeunes fruits, et elles sont de vigoureuses pousses nouvelles, et suivant toutes les apparences ces arbres vivront encore 40 ans. Convaincu par cette expérience que cette notion populaire qui fait croire que les pommiers ne peuvent pas vivre sur la glaise est une erreur, j'ai procédé à planter en pommiers une prairie d'environ quinze arpents, dont le sol est de la terre forte et glaiseuse. J'ai planté ces arbres en suivant l'ancienne et vicieuse coutume, c'est-à-dire de creuser un trou et d'y mettre l'arbre, et d'engraisser abondamment avec un fumier riche. Presque tous ces arbres sont encore vivants; il n'y en a que 30 sur le tout qui ont péri. Ce printemps, j'ai répandu autour de chacun de ces arbres une bonne pelletée de chaux éteinte sitôt la disparition de la neige, et maintenant ils ont une belle apparence, quoique très-peu d'entre'eux eussent fait des pousses l'année dernière. En examinant ces arbres l'automne dernier, j'ai trouvé qu'à peu près toutes les racines qui avaient été plantées dans les trous étaient pourries, et que la vie des arbres était entièrement soutenue par de petites racines fibreuses qui avaient

poussé à deux ou trois pouces de la surface du sol; et j'ai remarqué de plus que le nombre de ces racines était beaucoup plus grand partout où l'on avait jeté quelques poignées de paille ou de foin autour du pied de l'arbre, recouvertes d'un peu de terre, pour protéger la surface du sol contre les rayons directs du soleil; cette observation m'a suggéré un plan tout nouveau pour planter mes arbres, et je l'ai trouvé très-avantageux dans les plantations que j'ai faites au printemps, et comme je pense que tous ceux qui l'essaieront s'en trouveront aussi bien que moi, je vais donner à vos nombreux lecteurs ce que je regarde comme une méthode nouvelle et améliorée d'élever un verger; en leur demandant de donner à la chose une attention particulière, et de m'aider dans mon expérience. Suivant donc les suggestions de la nature, telles que je les ai détaillées plus haut, je résolus ce printemps de planter mes arbres de manière à mettre les racines en contact avec une certaine quantité de matières végétales en décomposition, de manière à faciliter le développement des racines fibreuses. La manière la plus aisée et la plus économique de le faire était de planter mes arbres sur la tourbe sans la remuer, laquelle, en se décomposant, aiderait à la formation et à la nourriture des jeunes racines. Quand j'eus bien mûri mon idée, j'attendis impatiemment que la fonte des neiges me permit de mettre à exécution mon rêve favori sur une grande échelle. J'avais fait couper et enlever le bois sur une étendue considérable de ma terre, qui était restée ainsi sans être améliorée depuis deux ou trois ans. Les souches avaient été brûlées deux fois, ainsi que les grosses herbes qui y avaient poussé, mais les racines restaient encore dans le sol; et pour les ôter de manière à permettre à la charrie de passer partout, il eut fallu dépenser 5 à 6 piastres par arpent, ce qui était plus qu'il était justifiable de faire dans l'état présent des choses. Je choisis donc cette place pour ma plantation d'après mon